

LES ADOLESCENTS ET LA VIOLENCE

Bernadette MAIN
Lycée - 38 Pont-de-Beauvoisin

Ce texte fait suite à ceux déjà publiés dans L'Éducateur n° 9 à propos du dessin chez les adolescents et accompagne également le numéro d'Art enfantin et créations de février 1977 consacré à l'expression artistique des adolescents.

Ce phénomène qui semble plutôt s'aggraver d'année en année, nous a paru suffisamment inquiétant pour être le principal sujet d'étude de notre cahier de roulement de l'année passée, dont nous allons vous communiquer quelques extraits.

Jeanine Poillot remarque être particulièrement sensibilisée à ce problème depuis septembre et s'interroge :

«Je suis prof de dessin dans un C.E.S. d'une Z.U.P. de la banlieue dijonnaise.

C'est la première fois, cette année, que j'ai de réels problèmes de discipline avec une classe de 6e. Elle est dédoublée, mais les deux groupes (de 17-18) sont aussi agités l'un que l'autre, aussi bien celui que j'ai le lundi de 15 h à 16 h que celui que j'ai le mardi de 10 h à 11 h.

Ce ne sont que bagarres, à se rouler par terre, pour chahuter assez souvent mais aussi beaucoup pour régler des conflits : coups de pieds, coups de poings, prise de je ne sais quoi... Je supporte un certain temps, mais cinq à six bagarres par heure, c'est trop, avec les applaudissements des autres...

Encore plus souvent que les années précédentes, je vois sortir des cartables des «nun-cha-ku», ces engins dangereux de karatéka, surtout pour des gamins qui ne savent pas s'en servir et qui veulent imiter Bruce Lee et ses disciples...

Ma classe est isolée, attenante à un grand couloir qui débouche sous le préau. Aux récréations il y a une foule d'agités qui se précipitent dans ce couloir en hurlant, en se faisant des croche-pieds. Certains, filles et garçons, sont projetés à grands renforts de cris, de rires, contre la porte.»

Quant à moi, j'ai des 6e et des 5e depuis plusieurs années, et j'observe le même phénomène que Jeanine.

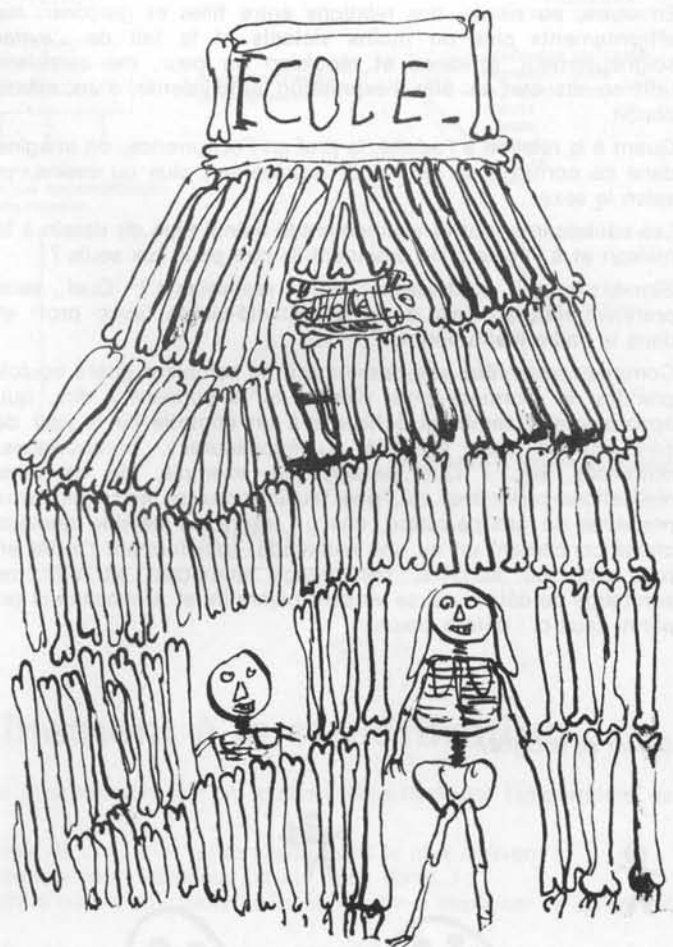
En outre, ce qui me «frappe» beaucoup (tout comme Jeanine et d'autres collègues), c'est la fréquence des sujets choisis par de très nombreux élèves où ils mettent en situation des scènes de violence, d'épouvante, de science-fiction, où se côtoient monstres, soucoupes volantes, fantômes, attaques à main armée, prises de karaté, couteaux, pistolets, squelettes et «têtes de mort». Et je me demande ce qui pousse de jeunes adolescents à se délecter dans ces évocations.

Je remarque là que les auteurs sont principalement des garçons, qui utilisent pour s'exprimer de préférence : le stylo feutre, les pastels à l'huile, le crayon noir, crayon «à papier», la plume et l'encre de Chine.

Leur imagination utilise, pour s'alimenter, les faits divers, les films vus à la télé et les mille et une bandes dessinées qui exaltent des conflits violents entre le (ou les) forts et le (ou les) faibles, les bons et les mauvais, les terriens et les hommes verts, tout comme certains matches sont le théâtre où s'affrontent les violets et les verts et devant lesquels la France entière se tétanise pour les verts, les plus forts, les meilleurs.

L'idéologie sous-jacente qui leur fournit un support de projection privilégié est celle du héros... Le héros triomphe de situations à la limite du possible, grâce à sa force, à son endurance, à son intelligence, sa capacité de comprendre vite et d'apporter la solution définitive au terme d'un calcul rapide et efficace.

Le héros manifeste un goût de lutte acharnée et du plus grand risque, mobilise une énergie extrême, et participe d'un monde très dichotomique.



Dessin de B.L. (5e).

Les adolescents semblent très perméables à cette influence et cela n'est sans doute pas pour rien... Celui qui se projette dans une situation telle n'a-t-il pas, lui aussi, l'envie de se sentir maître d'une situation difficile ? Son monde, intérieur et extérieur, n'est-il pas le théâtre de conflits où des forces occultes peuvent le mettre en danger de mort ?

Quelles peuvent bien être ces forces ? L'adolescence est une période transitoire, le passage de l'enfance à l'âge adulte, un état charnière. De nombreux psychologues, analystes ou sociologues considèrent l'état de cette période comme étant, entre autres, déterminé par le développement de la sexualité et le milieu social.

La poussée de la maturation sexuelle entraîne des transformations importantes au niveau du corps et au niveau psychique. Le jeune, au sortir de l'enfance, ne sait pas trop qui il est et voit son image se transformer.

Cette période est aussi marquée par la réactivation du conflit œdipien (Freud, Mélanie Klein, etc.). Il s'en suit une situation très inconfortable pour l'adolescent (d'où réaction d'agressivité par rapport aux parents, certains adultes, et besoin d'indépendance) et particulièrement dans un contexte social répressif sur le plan de la sexualité, dans un cadre socio-culturel basé sur un type familial à caractère autoritaire et patriarcal. (Wilhelm Reich en fait une analyse très détaillée dans *Psychologie de masse du fascisme*. Cette situation entraîne un état de crise et rend l'insertion dans la vie sociale difficile.)

L'adolescent aspire à l'indépendance ; mais il n'est pas inséré dans la vie active. Il est dépendant de sa famille, et sa situation dans le cadre scolaire est également contraignante. (Pour l'anthropologue Margareth Mead, l'adolescence est un fait social que l'on ne rencontre que dans les civilisations occidentales.)

Cette distorsion, renforcée par la modification du schéma corporel et la répression sexuelle, est la cause d'un état émotif souvent intense qui maintient l'imagination en éveil et entraîne la projection dans des fantasmes pour compenser une réalité frustrante. Les réalités subjectives et objectives s'affrontent.

En outre, au niveau des relations entre filles et garçons : les affrontements plus ou moins violents et le fait de s'éviter soigneusement, attirance et répulsion ou peur, me semblent refléter cet état et être l'expression ambivalente d'un même conflit.

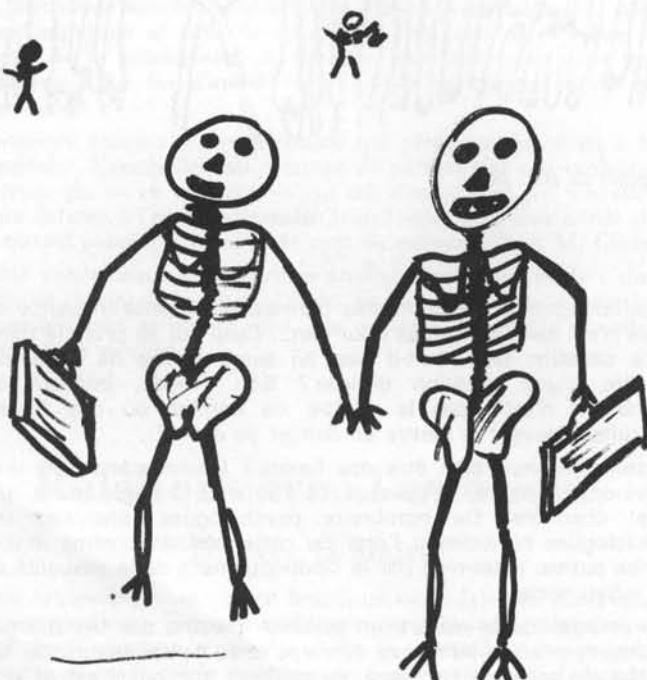
Quant à la relation à l'adulte, le prof en l'occurrence, on imagine dans ce contexte ce qu'il peut représenter, plus ou moins, et selon le sexe...

Les adolescents font-ils exactement le même type de dessin à la maison et à l'école ? Ne dessinent-ils que pour eux seuls ?

Sinon, à qui s'adressent leurs réalisations ? Quel sens prennent-elles au sein de la collectivité-classe (avec prof) et dans le cadre institutionnel ?

Comment interpréter ces dessins qui ne semblent guère vouloir prendre de « formes » pour dire ce qu'ils auraient à dire, qui, apparemment, semblent échapper à un contrôle de la part de son (ou de ses) auteur(s) (« dégoulinures », barbouillages, outrances, etc.) ? Que penser, par exemple, de certaines réalisations collectives où, une feuille circulant entre plusieurs membres du groupe-classe, chacun insère ou dessine quelque chose concernant un ou une camarade, transformant l'autre en roi, reine ou sorcière, personnage grimaçant et difforme surchargé de détails qui se veulent péjoratifs et provocateurs (et parmi ceux-ci : détails sexuels).

Dessin de B.L. (5e).



Si l'on se réfère à Mélanie Klein, ce fait pourrait être interprété comme relatif au mécanisme de séparation de l'amour et de la haine. Une sorte de jeu où s'expriment des alliances et des manifestations de haine dans certaines limites, et qui, ainsi, pourrait être envisagé comme un facteur de régulation.

En outre, l'envers de la délectation dans ce genre de productions (si délectation il y a) pourrait aussi être : la haute idée de la beauté que se fait l'adolescent ; il se révèle souvent exigeant quant au résultat esthétique qu'il vise, et la peur d'être jugé (critères de beau et de laid, de bon et de mauvais) par les copains d'une part (entre autre : peur d'avoir fait un dessin de « maternelle ») et par l'adulte d'autre part (qui représente, en plus de l'institution et de celui qui est censé « savoir », quelque chose de plus profond) pourrait le pousser à se montrer plus « moche » qu'il n'est, par défense et amour-propre ?... L'adulte est lui-même un support d'idéalisations et de projections. Mélanie Klein associe l'idée de la beauté à celle de la mère, objet d'amour inaccessible, source du désir, que l'on voudrait à la fois séduire, et surtout ne pas séduire...

D'une façon générale, ces réalisations manifestant une quelconque violence ou provocation me semblent dénoter chez leurs auteurs une certaine insécurité « intérieure ».

L'insécurité n'est-elle pas aussi ressentie à « l'extérieur » ?

L'adolescent qui vit en 1976, dans le monde occidental, peut difficilement se rattacher au système de valeurs religieuses, morales, philosophiques et idéologiques de ses parents et ancêtres. Margareth Mead écrit : « *La crise spécifique de l'adolescence se situe dans le cadre de la crise de notre temps ; des transformations sont opérées avec une rapidité bouleversante. Le développement scientifique et technologique place l'homme devant une responsabilité nouvelle : celle de ne pas détruire la race humaine et tous les êtres vivants, mais d'utiliser le savoir accumulé pour édifier un monde sûr.* »

L'adolescent en quête de références dans le monde adulte se trouve confronté à un monde très complexe, où les dernières découvertes scientifiques et technologiques laisseraient penser que l'être humain peut atteindre un summum de rationalité. Et cependant l'irrationnel et la violence triomphent avec une intensité croissante dans les relations humaines. Des idées multiples et des systèmes contradictoires s'affrontent...

Dans notre société, en 1976, où les certitudes sont sans cesse remises en question et où les découvertes techniques se succèdent les unes aux autres avant même d'avoir été mises en application, l'adulte ne se trouve-t-il pas, lui aussi, mis dans une situation proche de celle de l'adolescent, en état d'insécurité, obligé de se remettre en question et en mouvement ?

Pour l'adulte encore pas très sûr de lui-même, il est souvent difficile de réagir de façon régulièrement cohérente en face d'actes de violence, au sein de l'école en tout cas ; il est souvent poussé dans ses contradictions (voir l'article sur « la part du maître » dans *L'Éducateur* n° 9).

Au niveau de ce que les dessins expriment de violence je serais tentée de croire que la pratique de la recherche en arts plastiques joue un rôle thérapeutique et équilibrateur par son action compensatoire. Un dessin est un terrain où s'affrontent symboliquement des forces inconscientes où peuvent se vivre symboliquement des situations conflictuelles. Il est permis, par ce truchement, de transposer une agressivité impossible à vivre dans le cadre familial et social.

Exprimer, extérioriser, projeter hors de soi quelque chose, amène, grâce à la confrontation avec une réalité intérieure rendue visible, à une prise de conscience. Puis, grâce à une analyse, à une prise de distance, qui permet d'objectiver la réalité en général, et d'en reconnaître les aspects multiformes.

Peut-être aussi, pour certains, cette analyse n'est-elle pas nécessaire, et l'acte est-il « transformant » en lui-même ? C'est une hypothèse...

En tout cas il me paraît très important d'aider l'adolescent à se former une image valorisante de lui et de l'aider à se connaître et à s'exprimer afin que la réponse à ses besoins ne lui soit pas imposée de toutes parts.

A la source de cette expression de violence, il y a un besoin de tendresse, d'être valorisé, de vivre l'amour, et d'être libre, de se sentir dans une relative sécurité.

Je fais des hypothèses et me pose de nombreuses questions quant à mon rôle pédagogique et à ma relation aux adolescents dans ce contexte. Qu'en pensez-vous ?